

henry d.
thoreau

**HISTOIRE
NATURELLE
DU
MASSACHUSETTS**



LE MOT ET LE RESTE

**henry d.
thoreau**

**HISTOIRE
NATURELLE
DU
MASSACHUSETTS**

introduction, postface et notes de
MICHEL GRANGER
traduction de
NICOLE MALLET

LE MOT ET LE RESTE

INTRODUCTION

de Michel Granger

UNE COMMANDE D'EMERSON

En 1837, après des études à Harvard, Henry D. Thoreau revient vivre à Concord où il entre dans l'orbite de Ralph Emerson, le philosophe qui l'intègre dans le groupe des intellectuels transcendentalistes – Bronson Alcott, Orestes Brownson, W. E. Channing, Margaret Fuller, Theodore Parker et bien d'autres encore. Thoreau ayant mis un terme à sa brève carrière d'instituteur, Emerson invite son jeune ami à s'installer chez lui. Homme à tout faire, il s'occupe notamment du jardin et des enfants ; en échange, il bénéficie des conseils d'un penseur reconnu, ainsi que de l'accès à sa bibliothèque.

En février 1842, Margaret Fuller abandonne la rédaction du *Dial*, le magazine trimestriel des transcendentalistes. Afin de conserver ce lieu de publication destiné à des penseurs non conformistes, plutôt mal reçus

par une opinion publique conservatrice, Emerson accepte de la remplacer au pied levé et de préparer le numéro de juillet. Il se trouve subitement confronté à la recherche d'articles et se tourne vers Thoreau à qui il propose de rédiger le compte rendu de rapports scientifiques commandés par l'État du Massachusetts : son disciple a un penchant marqué pour la nature, il devrait donc s'intéresser aux inventaires de la faune et de la flore destinés à recenser la richesse naturelle offerte par cette partie de la Nouvelle-Angleterre.

Thoreau accepte volontiers une proposition qui lui met le pied à l'étrier : sans tarder, il fouille son *Journal* en quête des moments intenses qu'il a vécus dans la nature. Emerson n'est guère enchanté par le texte que Thoreau lui fournit à temps, mais il le publie car il a besoin de remplir le numéro de l'été. En tant que rédacteur, il le fait précéder d'une courte introduction flatteuse dans laquelle il garantit que l'auteur dispose de la connaissance nécessaire pour commenter ces documents scientifiques. L'article est favorablement reçu, bien que publié dans un magazine transcendantaliste à la réputation de mysticisme et d'obscurité, car il s'insère dans la célébration de la nature qui plaît au nationalisme littéraire de l'époque.

La « recension » de Thoreau ne respecte en rien la règle du genre : elle ne consacre guère que cinq petits paragraphes aux Rapports dont il est censé faire le compte rendu. Il utilise l'occasion offerte par les pages du *Dial* comme prétexte pour parler librement de ce qui lui tient à cœur, à savoir sa relation passionnée à la nature. Il élabore un court traité de l'usage personnel qu'il fait

de la campagne et des bois environnants. Ce sont les prémices de son art de vivre, ainsi que l'embryon de ce qui va devenir son mode d'expression littéraire favori : l'observation précise, quasi scientifique, de la faune et de la flore, à laquelle il mêle, souvent en adoptant une langue poétique, la réflexion sur l'immersion nécessaire dans le milieu naturel.

MAL-ÊTRE ET DÉPRESSION

Le contenu inattendu de cette « histoire naturelle » s'explique vraisemblablement par l'état d'esprit dans lequel est plongé Thoreau en 1842. À vingt-cinq ans, il n'a pas trouvé sa voie, est toujours sans emploi, sans indépendance puisqu'il vit soit chez ses parents, soit chez Emerson. L'article lui donne la possibilité de critiquer la société américaine dans laquelle il ne veut pas s'intégrer : il attaque ce monde de servitude, son système politique, ainsi que la religion dominante préoccupée d'un au-delà inconnu alors qu'elle méconnaît la beauté de la nature sauvage à l'entour. Selon un point de vue romantique, il perçoit la société comme décadente, impropre à la vie humaine : cette « maladie » justifie en réaction son enthousiasme pour une nature qui l'incite, trois ans plus tard, à s'installer dans une petite maison en bois au bord du lac Walden.

Par ailleurs, Thoreau se remet tout juste d'un sévère épisode dépressif consécutif à la mort de son frère aîné, victime du tétanos au début de janvier. John, grand amateur de nature, l'avait souvent accompagné

dans ses promenades, ainsi que dans la mémorable excursion en bateau sur la Concord et le Merrimack en 1839. L'affection pour ce frère était telle que Thoreau présente après le décès de John des symptômes identiques à ceux du tétanos. Pendant des semaines, il n'a plus d'activité ni d'intérêt, d'autant que ce deuil est suivi, une quinzaine de jours plus tard, par la mort bouleversante de Waldo, le jeune fils d'Emerson, dont Thoreau s'occupait quotidiennement. Rien d'étonnant à ce qu'envahi par la pensée de la mort au cours de l'hiver 1842, il évoque dans un poème des « foules d'humains déprimés ». C'est sur ce fond de « pénible vie » que s'inscrit l'éloge de la nature, façon de se reconstruire, de reprendre goût aux occupations qui lui tiennent à cœur.

Thoreau dit avoir toujours apprécié la lecture des livres d'histoire naturelle et l'on sait qu'il avait une bonne connaissance de la culture scientifique de l'époque. Toutefois en 1842, ce n'est plus seulement le savoir qui lui importe : il trouve qu'« émane une singulière santé » des toponymes et des noms de plantes. Thoreau exprime avec insistance sa foi en la « *santé* » de la nature, devenue thérapie contre la dépression, mais peut-être aussi contre la tuberculose présente dans sa famille. L'environnement manifeste de mille façons la vigueur, la vitalité. Thoreau en brosse un tableau optimiste, joyeux, dynamisant comme pour se rassurer. C'est le choix volontariste fort simple d'un monde salubre : « Pour les malades, la nature en vérité est malade ; pour les bien portants, c'est une source de santé. » Elle serait un modèle de joie. « Assurément, la joie est la condition fondamentale de la vie » : mais

si c'est bien le cas, pourquoi mettre en avant cette « assurance »? A-t-il un doute? De fait, le décès de John l'a forcé à prendre conscience de la fragilité de la vie; il ne mentionne pourtant pas les aspects négatifs, toxiques ou délétères de la nature, il privilégie cette force qui le met du côté de la santé et l'aide à lutter contre les effets maléfiques de la société. Il se dit « revigoré » par cette puissance « bienveillante ».

LA SCIENCE INUTILE

Dans l'état d'esprit où il se trouve, la science représentée par les Rapports des savants du Massachusetts n'est d'aucun secours, car l'humain y disparaît: elle est sèche dans ses descriptions, superficielle dans son catalogage, sans émotion dans ses perceptions. Elle se contente de répertorier sans rien expliquer, sans apporter aucun sens. Il en résulte qu'elle ne peut prétendre aider à vivre, alors que pour Thoreau la nature n'a d'intérêt que dans son rapport à l'humanité: elle la soutient et lui permet de se régénérer. C'est pourquoi il conçoit la vraie connaissance comme dérivée de l'expérience; elle requiert une « relation directe » faite de « sympathie ». Elle transcende les sensations pour appréhender des schémas, des unités plus vastes qui finiront par donner un sens à la vie sur terre. Il ne veut pas, comme beaucoup d'Américains intéressés par la géologie ou la botanique, se contenter d'un savoir factuel, car il désire avancer au-delà des faits dans l'espoir de glaner une signification humaine utile à la construction de son art de vivre.

Cela explique que Thoreau ne souhaite pas entrer dans le jeu du développement professionnel de la science au XIX^e siècle et qu'il refuse de devenir un naturaliste scientifique pour en recueillir une identité sociale reconnue. Il revendique d'être d'abord un amateur, un transcendantaliste qui aime déchiffrer les hiéroglyphes du paysage en quête de l'origine et des buts qui ont présidé à la création de cette nature merveilleuse. Il n'a donc aucune envie de faire semblant de s'intéresser à ces contributions scientifiques commandées par l'État : il se contente de reconnaître le travail effectué par ces ouvrages, leur tentative d'exhaustivité, mais il estime ces inventaires ennuyeux et artificiels.

UNE HISTOIRE NATURELLE LITTÉRAIRE

La forme significative que Thoreau donne à son article saute aux yeux : une dizaine de poèmes découpent les pages habituellement justifiées à droite et à gauche. À l'évidence, sa « recension » ne se veut pas un article scientifique, elle affirme au contraire que l'expression de la nature doit être poétique : l'irrégularité des vers affiche l'importance de la forme pour la création du sens et laisse attendre l'intensification de la langue, ce qu'il appelle « *l'extra-vagance* » (*Walden*), une aventure langagière hors limites. Il est à noter que dans sa brève introduction, Emerson place Thoreau, le débutant, dans la lignée de deux célèbres écrivains anglais de la nature, Izaak Walton au XVII^e siècle et Gilbert White au XVIII^e : il le présente comme un auteur qui compte, le continuateur aux États-Unis d'hommes de lettres du Vieux Monde.